

Le sacrifice de Jésus-Christ et de l'Eglise

Carême 2016 ; Paris, paroisse St-Eugène

4. Le sacrifice qui sauve le monde (4^e dimanche, 6 mars)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit

M. le curé, M. le vicaire, mes biens chers frères, tout sacrifice veut un feu pour brûler sur l'autel. Le feu du sacrifice chrétien, c'est l'amour de Dieu, c'est la charité. Comme Jésus-Christ nous le rappelle dans ses paroles à Marie-Madeleine au jour de sa résurrection, *notre Dieu est aussi notre Père* [Jn 20, 17] : c'est pourquoi la charité, quand elle a Dieu pour objet, se colore de cette piété filiale ; ou, pour parler comme l'Écriture, de cette *crainte du Seigneur*, où la reconnaissance pour ce Dieu qui nous a donné la vie en nous créant, et qui nous donne sa vie en nous sauvant ; cette reconnaissance, dis-je, pour tant de bienfaits qui nous rendent ses éternels débiteurs, appelle de la part des enfants que nous sommes une vénération et une obéissance également filiales.

Au scribe demandant quel était à son sentiment le plus grand de tous les commandements, le Christ en indiqua deux, mais en donnant le second, touchant l'amour du prochain, comme semblable au premier, qui est d'aimer Dieu. *Fort bien, maître*, reprit le scribe : *aimer le Seigneur notre Dieu, de tout son cœur, de toute son intelligence et de toute sa force, et aimer son prochain comme soi-même, vaut mieux que tous les holocaustes et tous les sacrifices* [Mc 12, 33]. Et le Christ d'approuver hautement : *Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu.*

L'apôtre saint Jean, dans sa première lettre, indique comme il faut entendre que le précepte que Dieu nous fait d'aimer notre prochain est semblable à celui de L'aimer, lui Dieu : *Si quelqu'un dit : « J'aime Dieu » et qu'il déteste son frère, c'est un menteur : celui qui n'aime pas son frère, qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il ne voit pas* [1 Jn 4, 20]. Comme le déclare Clitandre dans *Les Femmes savantes* : « J'aime avec tout moi-même ». Chez l'homme, qui est corps et âme, le véritable amour ne saurait être une chose seulement mentale, dont l'être fût tout imaginaire. Non, mais, *Petits enfants*, écrit encore saint Jean, *n'aimons ni de mots ni de langue* – ni même, ajouterai-je, de ces discours dont on s'entretient soi-même, et où l'on se flatte de ses bons sentiments – ; *mais aimons en actes et en vérité* [1 Jn 3, 18].

Or, ces actes, ce sont précisément ces œuvres de miséricorde, par où c'est l'être même du Dieu de Miséricorde qui se déclare en ceux qu'il adopte pour ses enfants. Elles sont exercées en faveur du prochain, qui n'est pas seulement celui que le sort ou le hasard nous adresse – ce hasard qui n'est autre, ici, que le manteau dont se couvre la providence de Dieu. La correspondance entre les versets cités de l'Évangile, et ceux de la première lettre de saint Jean est assez éloquente à nous démontrer que le prochain est à aimer par des actes au titre qu'il est notre frère : c'est-à-dire que quel que soit ce qui incline à nous séparer, je veux dire, le peu d'accord des fortunes, des goûts, des humeurs, et même la méchanceté ; il faut s'aviser que ce qui est commun entre nous : l'humanité et, plus encore, la foi ; l'emporte aux yeux de Dieu, comme aux yeux de ceux qui veulent se conduire comme ses enfants véritables.

Ceux qui font profession aujourd'hui de chérir la République, non pas comme un régime politique propre à notre pays, mais comme le plus haut degré de la civilisation universelle ; ceux-là, dis-je, pour peu qu'ils soient honnêtes, reconnaissent volontiers tout ce que l'invention des principes et des fins qu'elle se propose, de liberté, d'égalité et de fraternité, doit à l'œuvre civilisatrice du christianisme et de l'Église. Car enfin, seul un Dieu unique, assez puissant et assez grand pour se passer des sacrifices et des hommages dont les païens s'acquittaient auprès de leurs dieux pour s'assurer le droit de vivre sur une portion de cette terre : seul un tel Dieu pouvait ainsi créer l'homme pour l'homme, plutôt que de le modeler pour en faire un esclave, selon les vues contre quoi s'éleva la révélation biblique. Seul un Dieu qui *domine de si haut tous les dieux*, comme il est dit au psaume 96^{(97)^e}, pouvait avertir les humains que les différences que la naissance et le mérite établissent entre eux ne sont rien devant lui ; qu'elles ne réduisent pas, chez les princes et ceux qui remplissent les grands emplois de la nation, la distance qu'il y a entre le Seigneur et eux, et que tout doit s'effacer et céder devant cette dignité d'enfants de Dieu, où il a plu au Seigneur de les établir également tous et chacun. Seul un Dieu, enfin, qui met sa gloire à se dire le Père des humains, pouvait leur enseigner à se regarder entre eux comme autant de frères, et représenter à ceux qui parmi eux sont les *forts*, comme dit l'apôtre saint Paul, *le devoir qu'ils ont de porter l'infirmité des faibles* [Rm 15, 1], que cette infirmité vienne de la nature et des maux de ce temps, ou bien de leur péché, qui peut les rendre incommodes entre eux et même ennemis.

Quand ces principes de liberté, d'égalité et de fraternité, dont la foi révélée permit seule la découverte, auront assez pénétré les esprits et les cœurs, et qu'ils seront devenus les

fondements de la constitution des Etats ; alors la cité et les citoyens ayant reçu du christianisme tout ce qu'ils en pouvaient attendre, pourront sans dommage lui donner son congé, comme à un bon pédagogue ayant rempli son office auprès de ses maîtres. Il est vrai que la République, revenue des violences révolutionnaires et des soubresauts qu'elles ont connus par la suite, a résolu d'user à son égard de ménagements dans son renvoi, et de lui octroyer, par la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, des conditions propres à éviter à l'avenir toute discorde civile sur des motifs de religion : conditions qu'elle juge avantageuses pour l'Eglise, et qui le sont en vérité. Un frère qui vient d'être naturalisé français, me disait que dans l'instruction civique que l'administration fait donner aux candidats, la laïcité est désormais présentée sur le même pied que les autres principes républicains de liberté, d'égalité, et de fraternité. Il est vrai que la liberté de culte qu'elle garantit se tire du premier de ces principes, celui de la liberté, auquel des mesures trop ouvertement contraires à l'Eglise eussent paru contrevenir. Mais il est vrai aussi, que si l'Eglise affecte d'applaudir à la laïcité, elle ne saurait oublier que ceux qui, du côté de l'Etat, s'en sont fait les fauteurs, n'avaient rien moins en vue que l'avantage de l'Eglise, et qu'ils avaient au contraire l'esprit tout prévenu contre le christianisme. Me préserve le ciel de vouloir ranimer ici une querelle dont les feux toujours furent trop mal éteints. Mais enfin, il est bien vraisemblable que si l'on put montrer quelque facilité à l'égard des dévots, c'est que l'on se flattait que leur race un jour s'éteindrait d'elle-même, si l'on n'avait garde du moins de réchauffer leur zèle par des attentats trop directs, et qu'on prît soin au contraire de l'endormir en les payant d'égards et d'avantages. Car le règne de la foi, se dit-on, est bien près de tomber. Les générations passant, on ne pourra longtemps se dérober au mouvement général des esprits. Et comme la foi au Dieu des juifs et des chrétiens délivra l'homme de l'épouvante que lui causa d'abord la pensée des puissances de ce monde, au point que l'homme a pu devenir aujourd'hui « comme maître et possesseur de la nature », selon le mot de Descartes ; il reste enfin que l'homme achève de s'émanciper et que, régissant seul à présent sur la terre, il s'épargne le soin de songer au ciel, et d'avoir égard à ce Dieu qui l'avait lui-même averti n'être point si redoutable, puisqu'il n'entendait pas menacer son domaine.

C'est ainsi que M. Marcel Gauchet, dans un ouvrage célèbre ayant pour titre : *Le désenchantement du monde*, soutient que le christianisme serait, dit-il, « la religion de la sortie de la religion », puisque sans ses enseignements sur la nature divine, l'humanité n'eût pas

songé à vivre pour elle-même ; ce n'est pas à dire, ici, dans l'égoïsme et le dérèglement des passions, mais au contraire, vous l'avez entendu, selon ces beaux principes et fins de liberté, d'égalité et de fraternité : cette dernière répondant assez semble-t-il à cette miséricorde que le christianisme nous recommande d'observer à l'égard du prochain qu'il nous désigne comme notre frère.

Écoutons cependant l'Apôtre écrivant aux Romains [14, 7-8] : *nul d'entre nous ne vit pour soi-même, comme nul ne meurt pour soi-même* ; cela laisse entendre sans doute que nous ne pouvons vivre, et bien vivre, que si l'amour, cet élan sans quoi toute vie tombe, ne se resserre pas en soi-même, mais se porte au-dehors, jusqu'à nos frères. Mais saint Paul dirige cet élan encore plus haut : *si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur, et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur*. Prétendre vivre en frères dans l'oubli du Père qui fait de nous ses fils, c'est donc se flatter étrangement.

On voit par là en quoi, encore, le second commandement est semblable au premier : c'est que l'amour du prochain ne peut véritablement être honoré que dans l'amour de Dieu. Qui veut faire le bien du prochain par pur amour de l'humanité s'épuisera bientôt dans ce dessein, s'il se heurte à l'ingratitude, voire à la haine de celui que le bienfait oblige, et qui peut s'estimer humilié de la sorte. Qui veut faire le bonheur de l'homme ne tardera pas à le tyranniser, comme le démontre la destinée des diverses utopies communistes. L'histoire ancienne et contemporaine compte des héros riches en vertu, qui consentent volontiers de mourir pour leur patrie ou pour leur famille, mais précisément parce qu'elle est leur patrie et leur famille, dont ils n'éprouvent que des douceurs. Il y en a même qui meurent pour des inconnus, pour des enfants par exemple : du moins n'en avaient-ils pas reçu de dégoûts, comme nous voyons Jésus mourir pour ses ennemis qui achèvent sur lui leur vengeance, pour ce qu'il est passé parmi eux en faisant le bien. *Pour un homme de bien*, écrit saint Paul aux Romains [5, 4], *oui, peut-être osera-t-on mourir ; mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous*.

Mais, cette œuvre de Jésus, la plus parfaite en miséricorde qu'un homme ait jamais accomplie pour des hommes, n'aurait pas trouvé dans le seul amour des humains un motif suffisant ; mais il fallait que l'amour miséricordieux pour ses frères fût soutenu par sa piété filiale, et comme enveloppé de l'amour pour son Père.

Oh ! il ne serait point mort pour cette humanité des doctrinaires, qui ne paraît aimable

que parce qu'elle est abstraite et générale, et qu'elle se plaît à taire toute l'ordure qui gît au fond d'un cœur humain ! Mais l'humanité ne venait-elle pas d'être établie en Jésus même dans une bonté souveraine, quand elle fut assumée dans le sein de Marie par le Verbe et Fils unique de Dieu ? Et ne devait-elle pas s'étendre un jour jusqu'à cette *plénitude de la stature du Christ* dont parle saint Paul aux Ephésiens [4, 13], cette Eglise des élus dont la promesse devait encourager le Christ à donner ainsi sa vie pour elle ?

Et cependant, c'est à son Père qu'il s'adresse à l'heure du sacrifice du soir, tandis qu'au temple de Jérusalem, on allait immoler l'agneau pascal qui est la figure de Jésus-Christ en son sacrifice. *Quand je serai élevé de terre*, avait-il annoncé à ses disciples [Jn 12, 32]. La croix, en effet, l'élève de terre ; elle le suspend entre la terre et le ciel, comme la fumée qui s'élève de l'autel des sacrifices : tant qu'à la fin, le sacrifice est consommé auprès du Père du ciel : *Père, entre tes mains, je remets mon esprit*.

C'était l'heure où la joie spirituelle qui remplissait son âme unie à Dieu en unité de personne rejaillissait si peu jusqu'à ses sentiments, que le Christ se voyant destitué de toute consolation venant de son Père, n'ose même plus, dit Bossuet au carême des Minimes (1661), l'appeler son Père, mais son Dieu, en cette parole si étrange, quand on la rapporte à la vérité de sa nature : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* [Mt 27, 46]. Cet entier délaissement qu'il éprouve pour lors ne le détourne pas cependant de la confiance qu'il a toujours marquée dans la bonté du Père, par le constant recours à la prière à quoi il engageait lui-même ses disciples. Seulement cette prière vers *Celui qui pouvait le sauver de la mort* ne se déclara point par des paroles articulées, mais par des *cris* et des *larmes*, remarque l'Épître aux Hébreux, au passage que nous citions dimanche dernier [5, 7].

Surtout, l'excès de sa détresse ne put interrompre dans le cœur de Jésus le cours de son sacrifice. On ne voit même pas qu'il fut un seul instant suspendu comme au soir des Rameaux quand il dit : *Père, sauve-moi de cette heure* [Jn 12, 27] ; ou comme au Jardin des oliviers disant : *Père, tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe* [Mc 14, 36] ; et comme il avertissait Pierre de rengainer l'épée dont le disciple prétendait le défendre contre les soldats venus pour l'arrêter, sur ce qu'il pourrait faire appel à *son Père pour en obtenir sur le champ plus de douze légions d'ange* [Mt 26, 53] ; de même ce ne fut pas cette sorte d'appui qu'il attendit de son Père à la croix ; car, avait-il dit, *comment s'accompliraient les Ecritures d'après lesquelles il doit en être ainsi ?* [Mt 26, 54] – et par où se marque la volonté du Père.

Le paradoxe sans doute est fort, mes frères ; mais il ne laisse pas d'être très véritable : contre les vues ordinaires dont le monde tâche à nous prévenir, c'est lorsque nous résolvons d'en faire un sacrifice à notre Père du ciel, et des œuvres de religion, que nous devenons prompts à accomplir ces œuvres de miséricorde envers le prochain que le Père nous commande par Jésus-Christ.

On n'est accoutumé de n'entendre, à la seule ouïe de ce mot de « sacrifice », que les privations à quoi il nous engage. Qui niera que c'en soit la matière ? Le Seigneur Jésus souvent nous le déclare ; et même, il nous porte à des renoncements de bien plus d'étendue que ceux auxquels consentaient les païens pour acheter la paix avec leurs dieux. A ceux qu'il appelle à le suivre par la pratique des conseils évangéliques : *quiconque parmi vous*, leur dit-il, *ne renonce pas à tous ses biens ne peut être mon disciple* [Lc 14, 33]. Au reste, ce n'est pas seulement ceux qu'il destine aux vœux de religion, mais c'est tout chrétien qui se trouve averti par Jésus-Christ de ne pas rechercher d'abord sa volonté propre ni ce qui lui plaît : *Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renie lui-même, qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive* [Mt 16, 24].

Et le Seigneur d'ajouter l'instant d'après : *Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera*. Notre cœur, n'est-ce pas, s'effarouche à l'idée que le baptême engagerait à perdre ainsi sa vie, même sur la promesse de gagner une autre vie, qu'on nous assure être tout heureuse et n'ayant pas de fin.

On sait tout l'essor que cette maxime de Notre Seigneur a trouvé dans l'œuvre de Blaise Pascal, avec le fameux argument du pari. Pascal s'y adresse à un homme qui ne croit pas en Dieu, attaché qu'il est à l'existence visible et présente, afin qu'il se mette à pratiquer les commandements de la religion, renonce à ses plaisirs frivoles, pour gagner, justement, la vie et le salut éternels. Il affecte d'entrer dans les vues de l'incroyant, je veux dire, son amour de la vie, qui lui est comme une proie qu'il craint de hasarder pour l'ombre. Or, le libertin – ainsi désignait-on alors les athées et les agnostiques – le libertin, dis-je, est un homme du grand monde, où l'on jouait beaucoup, et des fortunes parfois considérables. Et c'est dans le grand monde qu'il avait lui-même hanté que Pascal donna carrière à son génie des mathématiques, et qu'il devint ainsi, par ce que l'on appelle la règle des partis, le premier auteur pour ainsi dire de la théorie des jeux. C'est ainsi qu'il engage l'homme à regarder sa propre vie à l'instar d'une fortune qui, si élevée qu'elle soit, n'est pas infinie, puisque la mort

y doit mettre un terme. Or, selon la règle des partis, il est très raisonnable et judicieux de mettre en jeu le fini, que, de toute façon, il faudra rendre un jour, s'il est question de gagner l'infini.

Le libertin en convient : « Je le confesse, je l'avoue, dit-il » [*Pensées*, Br. 233, Laf. 418]. Et cependant, quoique son esprit se soit rendu à ces raisons, son cœur se refuse à croire. Aussi bien, contrairement à la manière dont on entend d'ordinaire cette page célèbre, Pascal ici ne se flatte pas de convaincre quiconque par l'argument du pari, ni d'amener quiconque à la foi, mais de nous démontrer que « [n]otre impuissance à croire vient de [n]os passions. » « Puisque la raison vous y porte, poursuit-il, et que néanmoins vous ne le pouvez, travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. »

Je trouve à la vérité, mes bien chers frères, quand je considère le libertin de Pascal, qu'il est à la gloire et à la grandeur de l'homme, que le seul intérêt de son salut particulier ne suffise pas pour lui faire embrasser la vraie religion et les renoncements où elle l'engage par la pratique des commandements et des œuvres de miséricorde. Il est certain que nous trouverons la vie, à la perdre ainsi. Et cependant, ce n'est pas à ce motif que se porte directement notre cœur. Agir ici pour soi-même lui est un trop faible ressort. Il lui faut agir pour Dieu, et donc faire de ses mouvements et actions un sacrifice en hommage au Seigneur. Dans la maxime que Jésus-Christ prononce, c'est donc surtout le « à cause de moi » qu'il importe de relever, par quoi Notre-Seigneur se désigne à nous comme le motif que nous devons nous proposer pour tous nos actes.

Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé [Jn 4, 34], disait Jésus à ses disciples. On voit par là que si le sacrifice est bien une œuvre accomplie pour l'amour de Dieu, ce n'est que matériellement qu'il consiste en des renoncements et en des privations. Ce ne sont là que les dehors du sacrifice chrétien, dont le principe et l'âme sont tout intérieurs, comme nous l'avons démontré dimanche dernier. Si l'on prend soin justement de le considérer en son principe, notre cœur y trouve une nourriture et comme une dilatation de son être.

Ce sacrifice que Jésus offre immédiatement au Père qui l'a envoyé, il nous faut l'offrir au même Dieu et Père, mais médiatement par Jésus-Christ et à cause de Jésus-Christ.

A cause de Jésus-Christ. Il nous le déclare lui-même : *qui perd sa vie à cause de moi*

la trouvera. A cause de moi comme étant Dieu : par où s'accomplit la raison de sacrifice. A cause de moi comme homme, ce qui nous rend prompts pour offrir le sacrifice. Car si *Dieu*, dit saint Jean, *nul ne l'a jamais vu, le Fils Unique, qui est tourné vers le sein du Père, lui nous l'a fait connaître* [1, 18]. Dans les mystères de la vie de Jésus se donne à contempler avec évidence la bonté du Seigneur qui dans le Christ, *m'a aimé*, dit saint Paul, *et s'est livré pour moi*. C'est ainsi que, parfaite Image du Père selon son éternité de Fils Unique, il l'est encore selon le temps, et l'humanité du Fils de la Vierge Marie, Frère aîné des enfants d'adoption.

Notre sacrifice, nous l'offrons encore par Jésus-Christ : c'est-à-dire, selon le même Esprit qui remplissant le cœur sacré du Christ, lui fit dire dès son entrée dans le monde, d'après l'Épître aux Hébreux : *Je suis venu, ô Dieu, pour faire ta volonté* [10, 9] : ce que nous avons distingué comme étant l'âme du véritable sacrifice, dont les actions que Jésus fit voir aux jours de sa chair sont comme le corps qu'anime cette âme : c'est *l'Esprit*, dit l'Écriture, *qui le conduisit au désert* [Mt 4, 1], jusqu'à lui faire donner sa vie sur la croix.

Il faut le croire, chrétiens : depuis le jour de notre baptême, chacun nous pouvons dire, avec notre frère aîné : *L'esprit de Dieu repose sur moi* [Lc 4, 18] : le même Esprit qu'il remit à son Père, lui fut rendu par son Père, afin qu'il en dispose, au jour de Pentecôte, en faveur de l'Église, et des enfants de l'Église. Ainsi peuvent-ils offrir un sacrifice conforme à celui de Jésus, sinon quant au corps, du moins quant à l'âme. Car pour ce qui est du corps, je veux dire, des actes qui sont la part matérielle de ce sacrifice, tous ne sont pas appelés par le Maître à souffrir un martyre semblable au sien. Mais ne nous excusons pas sur le défaut de nos forces, pour nous déclarer incapables de l'imiter en son sacrifice, pour ce que, les années passant, nous ne saurions nous flatter d'imiter le zèle et l'activité d'un homme de trente ans. Il suffit, pour être fidèle à l'esprit du sacrifice, d'être toujours prompt à faire pour Dieu, sans récrimination ni murmure, ce que Dieu nous désigne à accomplir à la faveur des « événements » qui, selon Pascal, « sont les maîtres qu'Il nous donne de sa main » [Pensées Br. 791 Laf. 919].

Oui : vivre ici bas et donc, souffrir et mourir ici bas pour l'amour de Dieu, telle est la condition commune des baptisés, par où ils imitent le sacrifice de Jésus-Christ, parce que l'Esprit-Saint, auquel ils ont part, imprime en leur cœur les mouvements mêmes de son Cœur Sacré. Cette part, mes frères, est entière : car l'Esprit infini ne se divise pas, mêmes si ses faveurs sont diverses, qu'il fait paraître davantage chez les uns ou les autres. De sorte que

cette imitation du Christ Jésus peut être parfaite chez ceux que Dieu adopte en lui pour ses enfants, comme il parut dans la Vierge Marie. Et s'il est vrai qu'elle est imparfaite, cela ne vient pas de ce que les faveurs que Dieu répand dans un cœur au baptême y soient moindres, mais de ce qu'elles y rencontrent l'obstacle du péché, de l'attachement à soi et aux créatures.

Et cependant, demeure dans le sacrifice de Jésus-Christ un trait par où il nous est inimitable : c'est qu'il n'est pas seulement le modèle ou le principe, mais aussi l'origine du nôtre, et même, de celui de la Sainte Vierge. Et le propre de la véritable origine, c'est qu'elle est au-delà de toute prise. Le cœur de Marie est immaculé : nulle ombre de péché qui l'engourdisse : les mouvements du Cœur sacré de Jésus y sont reçus dans toute leur force. Mais le dogme de l'Immaculée Conception donne cela pour un effet anticipé de la Passion du Christ : tant il est vrai que l'Éternel étant maître du temps, même lorsqu'il s'incarne et vient dans le temps, il ne saurait s'assujettir au temps. Aussi distribue-t-il comme il l'entend les fruits du sacrifice de son Christ, s'ils servent son dessein bienveillant.

Qu'a donc d'unique ce sacrifice de Jésus-Christ, si le sacrifice de Notre-Dame en est la parfaite imitation ? C'est qu'il est non seulement un sacrifice holocauste, d'un homme prompt à une offrande sans réserve de sa volonté à la volonté de Dieu ; mais encore un sacrifice pour le péché, qui ne pouvait qu'être celui du Fils Unique assumant notre chair. Seul un cœur humain que la divinité unit à soi en unité de personne put recueillir en soi tout le poids de bonté qui est en Dieu, de manière à produire devant Dieu, au nom de l'humanité, une œuvre dont la justice l'emporte infiniment dans la balance sur tout le poids de malice que portent avec soi tous les péchés du monde, qu'ils soient passés, présents ou à venir. Car le bien seul est susceptible d'infini. Le mal, n'étant que la corruption d'un bien, est fini, qui voit son cours borné par la Providence, comme cela paraîtra en pleine lumière au dernier Jour.

C'est ici que la justice divine se déclare accordée de manière admirable à sa miséricorde. Car si l'humanité d'Adam n'eut aucun titre à la grâce que Dieu aima répandre sur elle en paradis ; c'est au contraire sur les mérites de son Fils Jésus-Christ qu'il accorde aujourd'hui à notre humanité la grâce de l'Esprit-Saint, que le Christ ménage à son Eglise par ses sacrements, fruits du sacrifice par quoi il a sauvé le monde.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.